LETTRE
PRÉSENTÉE AU ROI;

Au nom de toutes les religieuses séculieres du royaume, relativement au décret de leur destruction.

SIRE,

Au moment où nos voix gémissantes s'élévent vers le ciel pour lui faire entendre les vœux que nous faisons pour Votre Majesté et pour le rétablissement de l'ordre dans l'empire françois; au moment où nos ames enveloppées des sombres voiles d'une mystérieuse tristesse, se livrent aux saints transports qu'inspirent la religion et la reconnoissance, (1) un orage presque inattendu gronde et menace de tomber sur la croix qui ombrage la cîme de nos paisibles demeures. Un décret funeste de l'assemblée nationale, trouble dans un clin-d'œil et porte l'alarme dans nos humbles cellules, comme la trompette fatale du jugement universel.

A peine cette loi de mort nous est-elle parvenue, Sire, que les chants de la fille de

(1) C'est vers le milieu de la semaine sainte que ce décret a été porté.

Sion sont suspendus presque involontairement les flambleaux qui brillent sur l'autel, n'ont plus jetté à nos yeux que de pâles lueurs, comme ceux qui éclairent les sépulcres silencieux. Le sentiment toujours plus fort que la raison, porte le murmure sur nos lèvres; mais la religion, sublime dans ses consolations, vient bientôt prendre la place de la nature. » Nous nous disions à nous-mêmes,
» en nous regardant les uns les autres, sans
» pouvoir nous parler que par des larmes et
» des sanglots, n'est-il pas assez cruel pour
» des ames sensibles et chrétiennes, de voir
» la France livrée au brigandage depuis
» trois ans, nos temples détruits, enlevés à
» J. C., pour servir de sanctuaires à la philo-
» sophie et de théâtres à de vils histrions;
» de voir un roi malheureux dans les fers,
» qui n'a pas même le droit de se plaindre
» sans s'exposer à toutes les fureurs de la
» vengeance des factieux, placé entre le poi-
» gnard des assassins et la torche des incen-
» diaires; il trouve à peine dans son cœur
» quelques larmes pour pleurer l'aveugle-
» ment de son peuple, et pour adoucir le
» poids de la chaîne qui accable son épouse
» chérie et son auguste famille «.

Un tel spectacle d'horreur ne suffisoit-il donc point pour nous déchirer cruellement? Falloit-il encore qu'on aggrave nos maux en nous enlevant, SIRE, notre Dieu, et le dernier asyle de notre innocence? Ah! votre

cœur généreux, nous le savons, a ressenti le coup terrible qu'on vient de nous porter, il a adouci nos maux en les partageant. Nous ne pouvons croire, que le fils aîné de l'église, dont on trouve les ayeux dans le ciel et tout l'univers, crayonne de sang froid l'arrêt de mort de dix mille vierges respèctables, qui n'ont d'autre crime à se reprocher que d'aimer leur Dieu, leur roi, leur patrie, et qui ne forment d'autre vœu que celui de voir le Dieu de la pieuse Clotilde remonter sur son autel, et les descendans de Charlemagne, et de saint Louis sur le trône. Nous sommes persuadées, SIRE, que si votre main se prêtoit à la funeste sanction qu'on veut exiger de VOTRE MAJESTÉ, le remord qui n'épargne pas les rois, parce qu'il sont hommes, déchireroit votre ame, l'ombre de votre auguste père, que la religion pleure encore, vous pousuivroit par-tout, et vous détesteriez, non-seulement le jour qui vous à vu naître ; mais encore le mortel qui le premier vous apprît à bégayer quelques foibles sons et à signer le *nom de Louis*.

Mais la voix de la nature, la voix de la religion vous parlent plus éloquemment que nos foibles discours. Ouvrez les yeux, SIRE, et voyez ; quoi ne coule-t-il donc point assez de larmes dans votre empire ? Les tables de proscription ne sont-elles donc point assez nombreuse ? Le sang n'est - il point répandu avec assez de profusion ? Souffrirez

vous que les dernières pierres du sanctuaire soient traînées dans la boue, emportées par un torrent impétueux dans les cloaques infects de l'agiotage, où elles seront englouties, comme une étincelle, dans un abîme profond ? Souffrirez-vous que nos larmes qui ne cessent de couler à la table sainte, sur les marches de l'autel, usées par la prière, où nous pleurons vos malheurs et ceux de la France entière, soient mêlées avec celles de toutes les victimes infortunées, que le glaive du pouvoir arbitraire ne cesse d'immoler tous les jours ? Souffrirez-vous que les lys et les chiffres des Marie-Thérèse, des Anne d'Autriche, des Lecksinski, entremêlés et confondus avec ceux de la religion soient arrachés du frontispice de nos humbles habitations par des mains profanes? Souffrirez-vous enfin que les hospitalières et les filles de Vincent de Paul, après avoir consolé et soulagé les malades et les mourans dans les asyles de la misere et sous les sombres toîts de l'indigence, viennent avec eux partager et leur pain et leurs larmes.

C'est à la religion de l'empire qu'on en veut, SIRE, parce qu'elle en fait toute la force, elle est dans ce moment la seule arme que le ciel nous prête pour repousser les ennemis de toute espèce qui fondent sur nous comme des lions déchaînés; mais ils feront des vains efforts pour nous enlever. La voix nous manque, SIRE, au récit de tant de

tragiques événemens, nos pleurs, nos soupirs, vous diront mieux le reste. Nous attendons avec résignation le moment de notre séparation: il sera cruel, sans doute, car comment briser des nœuds formés par la religion et la vertu, comment des compagnes fidèles, qui ont eu le même Dieu, le même toît, le même cœur, pouroient-elles se voir sans s'aimer, se quitter sans regrets, et ne pas porter leurs derniers regards sur le berceau qui leur fut commun.

Elles céderont à la force impérieuse de la nécessité; mais plutôt, SIRE, que de blesser la sainte délicatesse de l'honneur et de la religion, elles sauront mourir. Elles attendront courageusement l'heure fatale de leur expulsion, et recevront sous leurs voûtes sacreés les hommes publics qui viendront pour leur donner le signal du départ, ou plutôt pour assister à leurs funérailles. Placées à la porte de leurs cloîtres, elles leur diront; « Voyez ces murs que nous habitons dès » notre enfance, c'est-là que nous avons appris à respecter le Dieu du ciel et les maîtres de la terre; c'est-là que nous avons » rénoncé à l'auguste titre de mères, et d'épouses, pour adopter dans notre cœur et » recevoir dans nos bras tous les enfans de » la patrie, et leur inspirer les sentimens de » cette religion divine, qui apprend à pardonner, et plus encore, à aimer ses persécuteurs ». Elles leur montreront ce livre

sacré, l'évangile, sur lequel elles ont juré à leur Dieu, à leur roi une éternelle fidélité. « C'est ici, leur diront-elles, que nous pleu-
» rons sur nous-mêmes et sur l'égarement
» des peuples; que nous invoquons, non pas
» le Dieu des batailles, mais le Dieu de la
» paix, et que nous voudrions, comme au-
» tant d'innocentes colombes, pouvoir fran-
» chir les barrières de notre clôture, et vo-
» ler jusqu'à Louis XVI, une branche d'o-
» livier à la main, pour en orner le front
» du meilleur des rois ».

C'est là qu'elles leur montreront les objets les plus vénérables de la religion : un Dieu souffrant et mourant pour les péchés du monde, une croix qu'elles portent dans leurs cœurs et qui fait leur plus bel ornement; des lampes à demi éteintes, qui semblent leur défendre la lumière du jour; les ossemens des martyrs, couronnés de fleurs au tems des solemnités, et dont le sang coule encore dans leurs veines, les tombeaux où elles doivent mêler leurs cendres avec celles de leurs chastes compagnes. Si tant d'objets touchans ne font aucune impression sur leurs cœurs, si la mort qu'elles desirent ne leur est point accordée, si on les arrache des colonnes de l'autel qu'elles tiendront étroitement embrassées, et si elles ne peuvent point s'ensevelir sous leurs ruines majestueuses; elles demanderont pour toute grace de fuir une terre souillée par le crime, et d'aller

chercher chez les sauvages des cœurs véritablement François.

Vous entendrez, peut-être, SIRE, dans votre conseil des voix vendues à l'iniquité, s'élever pour vous solliciter à souscrire notre sentence de mort ; mais, prenez, garde ce sont des hommes perfides, qui achèvent de creuser le précipice ou vous tomberez infailliblement avec les débris avilis d'une couronne, dont les pointes aigues vous déchirent cruellement depuis que vous la portez; ils ne cherchent qu'à couvrir de boue le bandeau royal qui ceint votre front, et leur main sacrilège voudroit intercepter les rayons de la divinité qui en rejaillissent, et que les bons François et les ames vertueuses se plaisent encore à y découvrir.

Nous attendons de votre cœur les plus généreux efforts : vous repousserez avec indignation une sanction, qui va porter la désolation dans les familles, dans l'état. Que deviendroient ces jeunes vierges, foibles et timides par religion, par tempérament ; les unes dévouées à l'instruction publique ; les autres, accablées de chagrins, d'infirmités, traînant péniblement le pesant fardeau de la vieillesse, dénuées pour la plûpart d'amis, de parens, de tous les secours humains ; ah ! elles n'ont d'autre consolation que leur Dieu, d'autre asyle que le trône de leur roi. Votre Majesté n'oubliera point, que si ce pernicieux décret est signé de sa main l'éduca-

665

tion publique de l'empire va tomber dans la l'éthargie : les enfans des deux sexes qui sont confiés à leur soins, vont sortir des maisons de retraite, ou la religion les rassemble, pour se livrer à toute la fougue de la licence. Ah! SIRE, il nous semble que nous vous voyons au moment ou ce décret va être présenté à votre sanction! votre cœur frissonne, votre main tremble, vous êtes sensible à nos larmes, souvenez-vous qu'il viendra, peut-être, un temps où vous viendrez à bout de terrasser vos terribles ennemis, mais vous ne triompherez jamais des larmes de l'innocence (1). O roi? il vous sera encore glorieux de conserver l'amour de l'ordre au milieu du désordre général ? Les peuples livrés à des tyrans sans frein, se refugieront en foule au pied de votre trône, et viendront chercher en vous le Dieu qu'ils n'appercevront plus dans leurs temples.

D. S. V.

---

(1) Cette lettre a été présentée au roi, à la reine et à la famille royale par D. S., jeune demoiselle de douze ans, remplie de graces, de talens, et donnant les plus brillantes espérances pour la vertu.

De l'Imprimerie de CRAPART, place Saint Michel, N°. 129.